

Anne Théveniaud

« Une folie plus sage
que toute la sagesse des hommes * »
ou d'une lecture lacanienne du pari **

Les quatre chapitres du *Séminaire XVI* réunis sous la bannière « Du pari de Pascal ¹ » sont à lire comme en écho à son titre : *D'un Autre à l'autre*.

Ils rendent manifeste, au-delà d'un simple emprunt au corpus philosophique, que la position de Lacan est, comme il le dit, « homologue ² » à celle de Pascal, quelle que soit la différence d'accent de leur propos. En effet, il s'agit pour chacun d'eux d'un passage d'un lieu à un autre, d'une transition, d'un saut à faire, d'un pas à accomplir, bref, d'un déplacement spatial. Mais pour chacun également, ce déplacement est aussi un retournement, topologique : ce que Pascal nomme conversion, Lacan y voit un « point tournant exemplaire ³ ».

Infini-rien : le destin singulier d'un fragment posthume

Que les *Pensées* soient des fragments indique déjà que l'on a affaire non pas à une œuvre complète et achevée, mais à la recollection hasardeuse et controversée de liasses trouées, enfilées les unes avec les autres, et récupérées après sa mort. Pour le célèbre passage qui nous occupe, il s'agit d'un seul papier retrouvé plié en quatre, que Pascal semble avoir eu constamment dans sa poche. Lacan, en bibliophile, s'intéresse à cet objet, dont certains éditeurs, les plus avisés selon lui, ont reproduit le fac-similé de la Bibliothèque nationale.

* B. Pascal, *Pensées*, Paris, Gallimard, 1954, fragment 448, p. 1211.

** Matinée des cartels, 26 janvier 2008, Bordeaux.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 107-166.

2. *Ibid.*, p. 158.

3. *Ibid.*, p. 159.

Vers 30 ans, Pascal laisse les mathématiques pour un grand ouvrage d'apologétique, se mettant donc au service de la foi chrétienne et de sa défense. Il s'adresse aux libertins, athées ou sceptiques, et même aux chrétiens qui pratiquent leur foi en bons jésuites de manière purement conformiste, selon la « morale du monde ». L'indifférence opportuniste ne suffit pas à nous arracher à notre « misère », il faut obliger l'homme à reconnaître en lui une malfaçon existentielle, qui fait l'« enfer » de sa vie ordinaire, vouée à la poursuite inlassable et toujours déçue de « biens inconsistants ». Alors, une fois arraché le masque de la vie mondaine, il ne pourra pas ne pas prendre au sérieux son salut.

Mais parfois la grâce manque pour cette conversion. L'honnête homme, dont l'ami de Pascal, le chevalier de Méré, nous donne la figure, ne peut renoncer ainsi à sa raison, ni à son bonheur terrestre. Pascal avait fait avec lui l'apprentissage du monde. Il se voulait dans ses « Lettres » le théoricien d'un art d'être et de vivre. Comme Mitton, esprit fort, libre-penseur, c'est ici l'interlocuteur privilégié, celui qu'il faut convaincre ! Si Pascal a énoncé la « règle des partis », on dirait aujourd'hui « calcul des probabilités », c'est en réponse à deux questions posées par son ami sur les jeux de hasard.

Quel meilleur argument pour un joueur que le pari ? Il faut l'inviter à s'asseoir à la table de jeu et montrer que jouer, c'est gagner. Si vous gagnez, vous gagnez tout : l'infini ; si vous perdez, vous ne perdez rien.

Qu'est-ce qui est mis en balance ? D'une part des biens inconsistants, « cette vie », et d'autre part la béatitude : une infinité de vies infiniment heureuses. La valeur de l'enjeu (à gagner) est infinie et dépassera toujours celle de la mise, qui est finie.

Bien sûr il y a incertitude, hasard de gain ou de perte. Mais la règle des partis veut que les chances soient égales de part et d'autre. Donc, s'il y a une chance que Dieu soit, prenez cette chance, car elle vise l'infini. « Pariez que Dieu est, mettez qu'il existe. »

Le pari plutôt que la preuve

On n'a pas manqué de reprocher à Pascal la faiblesse de l'argument : a-t-il démontré qu'il y ait une chance que Dieu soit ? Il n'y aurait là qu'un sophisme, et c'est là-dessus que s'est concentrée et

fourvoyée la critique universitaire, dit Lacan, qui nous propose sa lecture.

Reprenons en amont, « au point noté par lui : incompréhensible ». On ne peut partir que de là ⁴. C'est le seul axe selon lequel lire l'argument, partir de ceci que la vérité manque. Non seulement on ne peut « tout démontrer ni tout prouver », mais il y a pour nous « aujourd'hui ⁵ », après Gödel, du vrai indémontrable. Pour Pascal, il n'y a pas de fondement ultime pour la science, quel que soit l'intérêt qu'il lui porte. On ne peut pas remonter au maillon premier de la chaîne. Dieu ne peut faire l'objet d'aucune déduction. Le pari n'est pas l'argument ontologique qui nous donne la preuve de l'existence de Dieu. Et c'est bien là tout son intérêt !

L'ordre du divin, c'est le tout autre, « un chaos infini nous en sépare ». C'est parce que « les hommes jugent de Dieu par eux-mêmes ⁶ » qu'ils jugent son existence impossible. Mais s'il n'a « nul rapport à nous », nous ne connaissons ni ce qu'il est, ni s'il est. « Il y a là, écrit Lacan qui souligne le paradoxe, une négation fabuleuse ⁷. » Le pari est, finalement et contre toute attente, une « position d'indifférence », l'existence de Dieu n'étant qu'un point mis en suspens, on y reviendra. On ne peut que lui assigner un lieu, une place.

Plaçons-le à l'extrémité de cette distance infinie qui nous en sépare, « point de butée » de la raison, où il ne s'agit plus que de « Croix ou pile ! ». Or, ce point de réel sur lequel vient buter la symbolisation, c'est ce qu'il faut poser d'abord pour que le reste tienne !

« Sans cela que dira-t-on qu'est l'homme ? Tout son état dépend de ce point imperceptible [...] [et ce point imperceptible], la raison s'en éloigne quand on le lui présente. » Trou, béance première devant laquelle on recule si aucun nom ne vient le recouvrir. Inconsistance de l'Autre. Le Dieu de Pascal « n'a rien à faire avec celui des philosophes » qui n'est qu'« un bouchon et rien de plus ⁸ ». Aucun Dieu donc qui, à la manière de Descartes, « garantisse le champ de l'Autre ».

4. B. Pascal, *Pensées*, *op. cit.*, fragment 447 : « Incompréhensible que Dieu soit et qu'il ne soit pas. »

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 24.

6. B. Pascal, *Pensée*, *op. cit.*, fragment 450.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 176.

8. *Ibid.*

« La Grâce, c'est le désir de l'Autre »

Pourquoi parier ?

Le pari n'est d'aucune assurance, mais il est de l'ordre du souhait, du désir : « Mettez qu'il existe ! » L'enjeu est d'ordre éthique : parier, c'est poser ce « point imperceptible ». Et l'homme, comment en dépend-il pour ce qui est de sa vie et de sa manière d'en user ? Le pari est un pari sur la jouissance. Or, « il n'est que trop évident que la jouissance fait la substance de tout ce dont nous parlons dans la psychanalyse ⁹ ».

L'intérêt du pari, c'est de se situer « à la jointure » d'un Autre, A, à l'autre, a. Il met en présence le champ de l'Autre et la jouissance. De cette confrontation de la jouissance et du signifiant naît cette fonction supplémentaire appelée plus-de-jouir.

Reprenons la question qui est « celle de notre accès à la jouissance ¹⁰ ». Deux voies s'ouvrent au sujet selon la manière dont il mène son jeu dans l'affaire : ou bien il est esclave de sa jouissance, entraîné dans une course sans fin d'« étanchage de l'objet », ou bien il s'en tient à des « pratiques de récupération [...] ». Cela veut dire que ce que le sujet récupère n'a plus rien à faire avec la jouissance mais avec sa perte ¹¹ ». Ce que le sujet récupère, c'est « ce a dans lequel seul peut être saisi ce qu'il en est de la jouissance par rapport à ce qui se crée de l'apparition d'une perte ¹² ». C'est là que le pari intéresse la psychanalyse, « activité qui a son départ dans l'assomption de la perte ». Parier, c'est miser, et le franchissement de Pascal dans la « règle des partis » qu'il énonce en réponse aux questions de son ami Méré, c'est que « la mise est perdue » ! Elle est même toujours déjà perdue, dès lors qu'exister, c'est parier. C'est ainsi qu'il faut entendre la formule pascalienne : « Vous êtes embarqués ! »

Qui parie ?

Quel est ce « vous » sinon le sujet qui, dès lors qu'il parie, trouve à se réaliser ? L'indifférence, le refus de s'asseoir à la table de jeu ne suffit pas... à faire un sujet. Il faut pousser plus loin

9. *Ibid.*, p. 45.

10. *Ibid.*, p. 115.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 142.

l'interprétation du pari : « Ce pari porte sur l'existence du Je ¹³ », celui qui a à prendre une décision, qui met « sa vie en jeu ». Mais là encore, le *je* du pari n'est pas celui du *cogito* cartésien, assuré de son existence absolue : c'est plutôt sa dépendance qui apparaît. Ici s'esquisse une topologie du sujet.

Du pari comme écriture

Lacan relève que « ce petit papier n'est nullement une rédaction, mais une succession de signes d'écriture qui sont faits ¹⁴ ». Lui-même à son tour a recours à la formalisation, pur jeu de signes écrits dont la signification est éliminée, pour mettre en équation le texte de Pascal. Qu'est-ce qui peut s'en inscrire ?

Ce qu'on mise est noté *a*, la fonction de la perte. Ce qu'on peut viser, c'est A, noté Un, le champ de l'Autre. Il s'agit d'obtenir un rapport entre *a* et A, soit entre *a* et 1.

La méthode est celle-ci : en partant de chacun des deux termes initiaux, on peut générer à chaque fois une suite, de nature mathématique, dont chacune se révèle ordonnée et structurée par un rapport constant, ou *raison* de cette suite. À l'intérieur de chaque série, une proportion se conserve. La loi de formation est la même, « il suffit d'additionner deux de ses termes pour donner le terme suivant ». C'est le principe de formation d'une suite de Fibonacci :

– si on part du 1, en commençant par poser $1 + a$, on a une série croissante, à l'infini ;

– si on part du *a*, en commençant par $1 - a$, on a une série décroissante. La suite des rapports des termes consécutifs tend vers une limite, 1,618..., soit le nombre d'or.

La construction de chacune des séries symétriques dessine un rapport entre l'effet de la perte : *a*, d'une part, et d'autre part ce lieu qui s'appelle l'Autre et dont l'abord est d'écriture : 1 n'est ici rien de plus que le trait minimal qui s'inscrit – « trait unaire », « bâton », « marque ¹⁵ ». Ce 1 inaugural est posé « arbitrairement », au sens que Saussure donne à ce terme. La série décroissante figure ce qui se perd, du seul fait de la position de ce 1.

13. *Ibid.*, p. 103.

14. *Ibid.*, p. 118.

15. *Ibid.*, p. 137.

Bref, Lacan utilise ici des suites de Fibonacci pour présenter le calcul de l'objet a ¹⁶. Il s'inscrit comme le rapport de l'un des termes de la série au suivant. Cette série paraît commandée par un nombre irrationnel, incommensurable à l'unité, hétérogène à la suite elle-même. De même, l'objet a donne la raison de la chaîne signifiante sans lui appartenir. La pensée, qui ne subsiste que de l'articulation signifiante, pourra finalement se révéler comme « effet de l'objet a [...], ombre de la fonction de l'objet a ¹⁷ ».

Ainsi, il s'agissait d'« aller de l'Écriture sainte, à une plus radicale, en filigrane dans le Pari¹⁸ », dit Lacan qui précise : « Cette écriture plus radicale, je vais en chercher la trame dans la logique mathématique¹⁹. »

D'une matrice à l'autre, ou « notre différence avec Pascal »

Si Lacan s'est autant intéressé à Pascal, c'est qu'il n'est pas philosophe. Seuls les philosophes s'imaginent qu'on peut « renverser la table de jeu²⁰ ». Même à Vincennes, on est le 5 février 1969, cela ne serait qu'illusoire liberté d'un sujet qui se prétendrait affranchi de toute détermination ! Que nous apprend le pari, sinon que la table est déjà montée : « Le sujet, avant d'être pensant est d'abord le a ²¹. » Il est dépendant du « discours qui le tient et non qu'il tient²² ».

Néanmoins, on ne peut pas dire non plus que « les jeux sont faits ». Or, si on interprète le pari en termes de théorie des jeux, c'est la carte forcée : il n'y a pas à hésiter, il faut parier pour²³. Le sujet se réduit à l'inscription des enjeux, comme le montre la première matrice, jugée pour cela insuffisante. Lacan ne va donc pas « donner un coup d'épaule à Pascal pour autant qu'il essaie de nous ramener au plan de la religion²⁴ ».

16. M. Darmon, *Essais sur la topologie lacanienne*, ALI.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 182.

18. *Ibid.*, p. 158.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, p. 160.

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*, p. 155-156.

24. *Ibid.*, p. 171.

Le sens du choix est non plus pour nous celui de l'existence ou de l'inexistence de Dieu, « croix ou pile », mais « quelque chose qui ou bien est ou bien n'est pas » et « relève du pile ou face ». C'est là-dessus que nous parions : « La foi faite en notre pensée, alors que nous savons qu'elle ne subsiste que de l'articulation signifiante ²⁵. » L'enjeu du pari pourrait bien être supporté par la fonction de l'écriture : le trou initial, causal doit pouvoir au moins s'écrire « zéro ». C'est celui qui apparaît dans la troisième matrice, en bas à droite.

Mais le zéro en haut à gauche, celui de la mise qui, selon Pascal, n'est rien, est effacé. Car le *a* n'est pas rien mais bien « ce qui anime tout ce qui est en jeu dans les rapports de l'homme à la parole ». « C'est ce que la psychanalyse nous a permis de rectifier [...] pour autant qu'elle nous a permis de faire un pas dans la structure du désir. »

La partie qui se joue est la réalisation d'un sujet dans l'expérience analytique. C'est aussi bien le pas qui est à faire par tout un chacun, décision face à l'incertitude. C'est finalement un pari qu'on pourrait dire athée, « cas de celui qui parie pour, tout comme s'Il était, ce qu'il sait fort bien ne pas être ²⁶ ». Ou, en termes de topologie : « Fais anneau de ce creux, de ce vide qui est au centre de ton être ²⁷. »

25. *Ibid.*, p. 182.

26. *Ibid.*, p. 149.

27. *Ibid.*, p. 25.